

Thomas Baillargé 1791-1859 « Le plus grand architecte du Bas-Canada »

Nicole Allard, Manon Fortin, Luc Noppen and Katia Tremblay

Number 45, Supplement, Fall 1989

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/598ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Continuité

ISSN

0714-9476 (print)

1923-2543 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Allard, N., Fortin, M., Noppen, L. & Tremblay, K. (1989). Thomas Baillargé 1791-1859 : « Le plus grand architecte du Bas-Canada ». *Continuité*, (45), 1–13.

*SUR LES PAS
D'UN ARCHITECTE*

THOMAS BAILLAIRGÉ

1791-1859

*«Le plus grand architecte
du Bas-Canada»*

JÉRÔME DEMERS



Th. Baillairgé



Environnement
Canada
Service canadien
des parcs



Ordre
des architectes
du Québec



Conseil
des monuments
et sites
du Québec

UNIVERSITÉ
LAVAL

ÉDITIONS CONTINUITÉ

Continuité s'est associé à l'Université Laval pour établir une série de tours de ville qui font découvrir un architecte et son oeuvre. *Sur les pas d'un architecte* et l'exposition «Le plus grand architecte du Bas-Canada»: Thomas Baillairgé 1791-1859, qui se tiendra au Musée du Séminaire de Québec du 5 octobre 1989 au 30 janvier 1990, sont en fait les premiers événements qui soulignent les fêtes du centenaire de l'Ordre des architectes du Québec.

Document préparé par:

Nicole Allard
Manon Fortin
Luc Noppen
Katia Tremblay

Coordination:

Paul Trépanier

Révision:

Ghislaine Fiset

Conception graphique:

Claude Bougie

Dessins:

Manon Fortin

Page couverture:

Dessin de Manon Fortin, d'après un portrait de Thomas Baillairgé par Jean-Joseph Girouard, 1846.

Cette publication des Éditions Continuité est réalisée grâce à la collaboration de:
Le Musée du Séminaire de Québec
Le Service canadien des parcs, Environnement Canada
La Division du Vieux-Québec et du patrimoine du Service de l'urbanisme de la Ville de Québec (Découvrir Québec)
L'Ordre des architectes du Québec
Le Conseil des monuments et sites du Québec
Le Département d'histoire et l'École d'architecture de l'Université Laval.

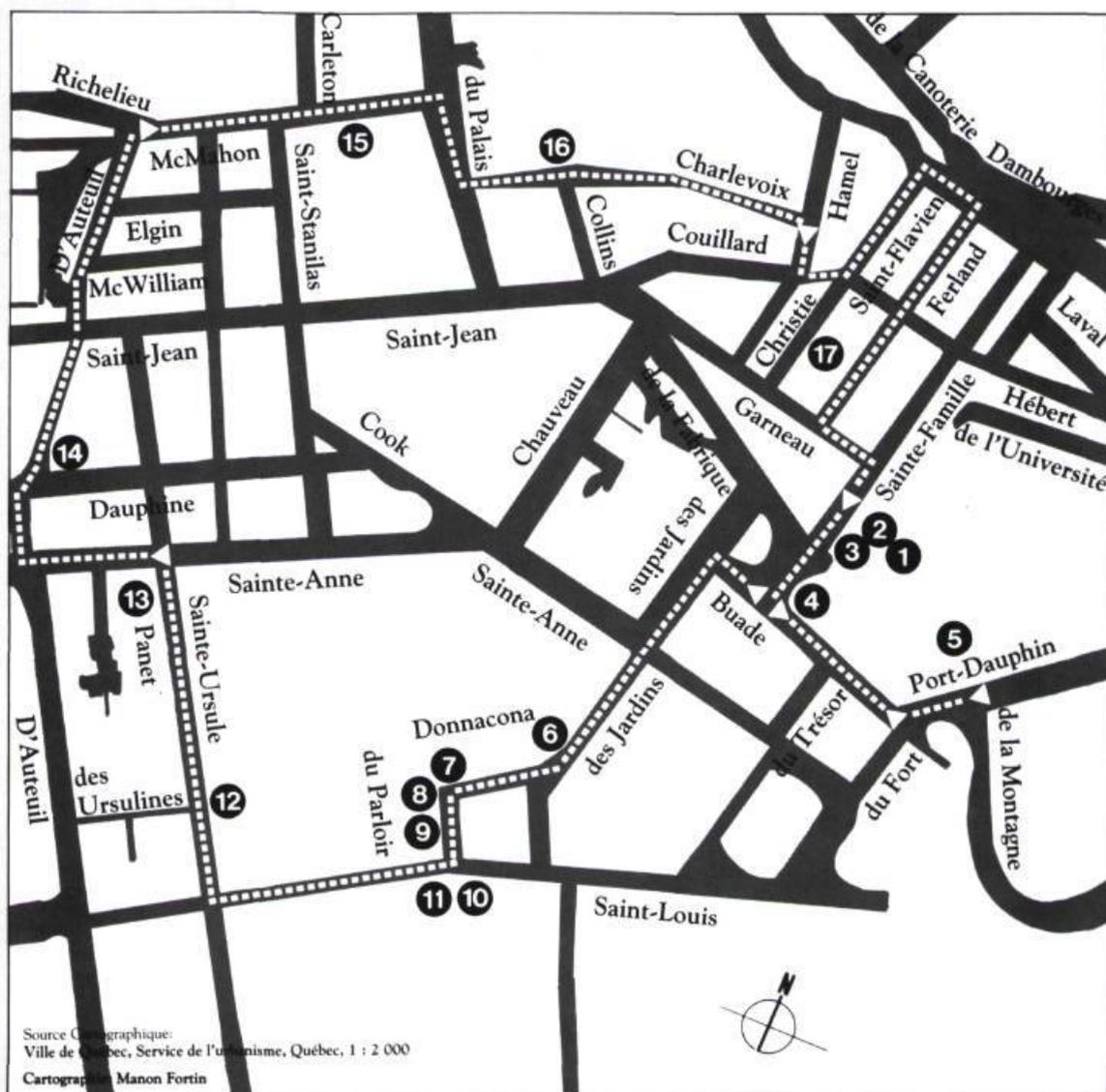
Les Éditions Continuité inc. ont été fondées par le Conseil des monuments et sites du Québec et Héritage Canada.

Les circuits *Sur les pas d'un architecte* sont une raison sociale du Conseil des monuments et sites du Québec.

Dépôt légal: 3^e trimestre 1989.

Bibliothèque nationale du Québec, Bibliothèque nationale du Canada, ISBN 2-9801674-0-1.

Tirage: 14 000.



THOMAS BAILLAIRGÉ 1791-1859

«Le plus grand architecte du Bas-Canada»

Thomas Baillairgé fut l'architecte le plus en vue de Québec dans la première moitié du XIX^e siècle, et de surcroît le seul francophone. Il est rapidement devenu l'architecte du diocèse de Québec, ce qui fait qu'entre 1820 et 1850, aucun édifice religieux ou conventuel n'a été construit sans son intervention. D'où ce titre de «plus grand architecte du Bas-Canada» que lui attribue en 1828 l'abbé Jérôme Demers, professeur d'architecture au Séminaire de Québec mais aussi, successivement, procureur et supérieur de cette institution et vicaire général du diocèse. Le Vieux-Québec recèle encore bon nombre d'exemples de son oeuvre considérable dont certains, fort représentatifs de sa manière,

sont présentés ici. Au moment où l'Ordre des architectes entreprend de fêter ses cent ans, il importe d'attirer l'attention sur ce personnage qui a transformé profondément la pratique architecturale à Québec et a formé, avec ses élèves, la plupart des architectes qui ont oeuvré à Québec et dans la région jusqu'à la Première Guerre mondiale.



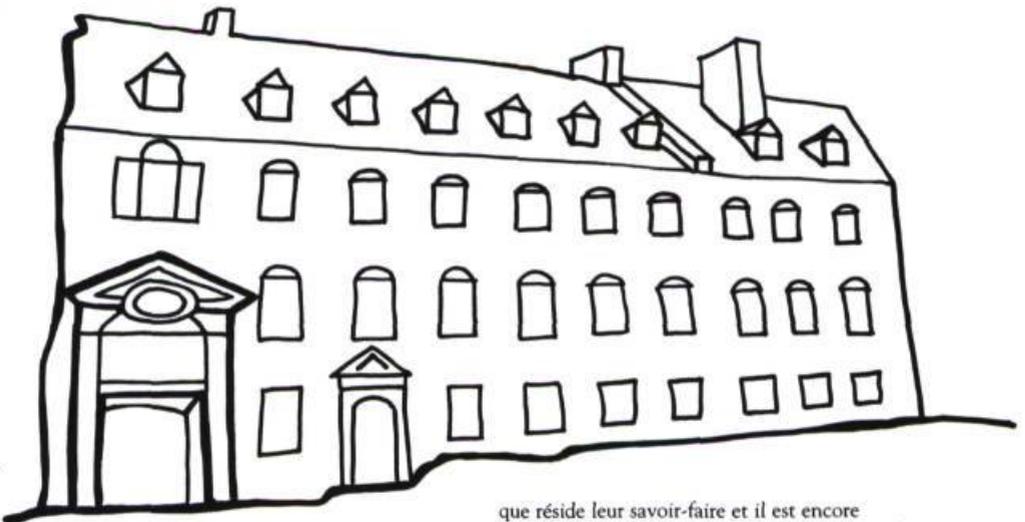
1. L'aile de la Congrégation occupée par l'École d'architecture de l'Université Laval

1, côte de la Fabrique
Jérôme Demers, architecte, 1822.

C'est en 1822 que le Séminaire décide d'entreprendre la construction de cette «aile comprise entre la partie reconstruite au cours de l'été 1822 (l'aile des Parloirs) et la chapelle (reconstruite à neuf depuis)». L'abbé Jérôme Demers (1774-1853), successivement procureur et supérieur du Séminaire et vicaire général du diocèse, en dresse les plans et devis. En ce faisant, Demers s'inscrit dans la longue lignée de prêtres-architectes qu'a connue le Québec au cours de son histoire.

Jérôme Demers s'intéresse à l'architecture depuis plusieurs années déjà lorsque ce bâtiment est édifié et, à partir de 1828, il offre même un cours d'architecture au Séminaire. Son intérêt pour l'architecture et sa volonté d'en découdre avec la totale mainmise des hommes de métier sur la construction – cause, selon lui, de la sclérose qui règne tant sur le plan des formes, de la fonction que sur le plan de la technologie – l'amènent à repenser l'organisation de la pratique architecturale.

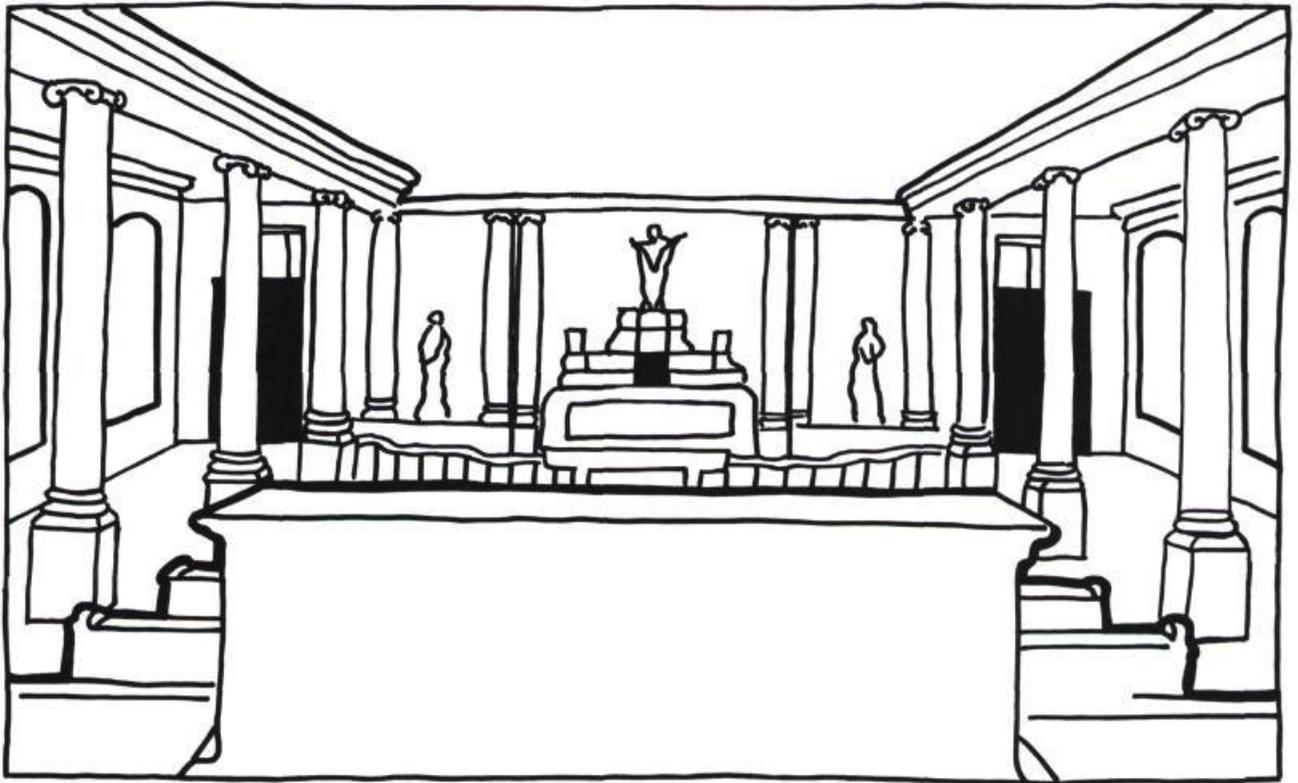
En tant que représentant du maître d'ouvrage (le client), Demers va récupérer le champ du programme, c'est-à-dire la mise en forme des besoins. En effet, qui mieux que lui, prêtre et enseignant, peut savoir comment doit être organisée une église ou une école pour bien remplir sa fonction? En même temps, le mandat que lui confie l'Église concerne l'économie du bâtiment; il s'arroge donc le droit de gérer le chantier du point de vue des coûts.



Bien qu'il ait acquis une connaissance approfondie de l'Architecture – considérée à l'époque comme l'art de composer avec des formes selon des règles et en suivant un système de proportions établi – Jérôme Demers fera appel à des architectes laïcs, d'abord François Baillairgé (1759-1830) puis son fils Thomas, pour consacrer en termes d'Architecture le bâtiment. Demers établit généralement les plans au sol, les devis et tient les comptes, tandis que les Baillairgé dessinent les plans des élévations et des ornements (portails et boiseries, par exemple). Durant les années 1820-1830, ce sont encore les hommes de métier qui voient à la «solidité» des constructions puisque c'est là, selon la tradition,

que réside leur savoir-faire et il est encore impensable de voir l'architecte, le «deviseur de plans», se promener sur le chantier; il se satisfait de conseiller le client qui, pour sa part, passe les contrats avec les ouvriers.

L'aile de la Congrégation a donc été conçue par Demers qui en a fixé le programme (dimensions et divisions générales de l'espace). François Baillairgé a dessiné le portail de la porte cochère, Thomas Baillairgé celui de la porte d'entrée. Les deux ont établi les proportions générales des élévations et le rapport murs-fenêtrage, tout comme le nombre et les proportions des carreaux des fenêtres. Enfin, le maçon Louis Latouche et le charpentier Jacques Beaudoin dit Larivière ont élevé la structure sous le regard attentif du professeur d'architecture.



2. La chapelle de la Congrégation du Séminaire de Québec

Entrer par 1, côte de la Fabrique (vérifier l'accessibilité)

Thomas Baillairgé, architecte, 1823.

La chapelle de la Congrégation du Séminaire de Québec a été construite entre 1822 et 1825 grâce aux bons soins de l'abbé Jérôme Demers et d'après les plans de Thomas Baillairgé.

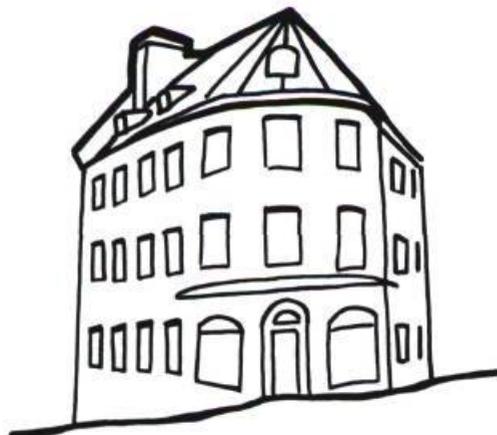
Si l'on excepte les boiseries sculptées (stalles, bancs et lambris d'appui) qui ont été ajoutées au cadre original à la fin du XIX^e siècle, cette chapelle est le meilleur exemple qu'on puisse trouver du dépouillement, de la sobriété et de la rigueur tant vantés par Demers dans son *Précis d'architecture*. Il s'agit en fait d'une des salles de l'aile de la Congrégation, ornée de colonnes

ioniques qui supportent les poutres traitées comme des architraves. En guise de retable, Baillairgé a simplement placé l'autel entre deux colonnes de même type, évitant ainsi toute surcharge décorative.

Ce type de chapelle intérieure est neuf lorsque Baillairgé l'introduit ici. Jusque-là les chapelles intérieures ou oratoires logeaient dans des espaces indifférenciés et généralement assez petits. Cela tenait au fait que les édifices conventuels étaient peu larges et qu'un corridor occupait déjà un tiers de cet espace. Or dans l'aile de la Congrégation, Demers et Baillairgé abolissent le mur porteur qui sépare habituellement ce corridor de l'enfilade des salles pour le remplacer par des colonnes portantes. Pour créer une division symétrique, ils élèvent ensuite une deuxième rangée de colonnes, ce qui de surcroît permet d'étirer l'aile

en largeur en assumant mieux les portées des lambourdes. Le type d'espace obtenu se reproduit à chaque étage du bâtiment et seul le raffinement de l'ornementation va alors distinguer une chapelle d'une classe ou d'un réfectoire. C'est dans le *Cours d'Architecture* publié par l'architecte français Jacques-François Blondel que Baillairgé observe que l'élégance simple de l'ordre ionique, caractérisé par un chapiteau à volutes, sied bien aux chapelles de la Vierge, ce qui est la destination de ce lieu de culte.

La chapelle de la Congrégation a échappé aux rénovations dont le Vieux-Séminaire a fait l'objet récemment pour loger l'École d'architecture. Les prêtres du Séminaire ont décidé de conserver intact ce lieu de culte, un des témoins importants de la vie spirituelle de l'institution.



3. Maison appartenant au Séminaire de Québec

2, côte de la Fabrique

Thomas Baillairgé, architecte, 1838.

Jean Paquet et Pierre Gauvreau (père), maîtres maçons, et Jacques Delorbaez, menuisier, ont bâti cette maison en 1838 d'après les plans de Thomas Baillairgé.

Située sur un terrain de forme irrégulière et accusant une déclivité, cette construction nécessitait l'intervention d'un architecte, le savoir-faire traditionnel ne permettant pas ce qu'exigeait le client: un exposé préalable de la forme architecturale du projet. De plus, les Messieurs du Séminaire désiraient s'associer au renouveau formel qui touchait Québec à l'époque et qui préconisait une architecture mieux adaptée

aux coins de rue. En adoptant le plan arrondi de la façade, Baillairgé suit l'exemple des architectes britanniques dont les constructions à l'élégance néo-classique rompent avec la tradition des coins à pans coupés hérités du classicisme français (n^o 50-56, côte de la Fabrique, maison construite en 1726).

La maison de Baillairgé, qui se prêterait bien à une extension du Musée du Séminaire, abrite aux étages une architecture d'une rare qualité et surtout en bon état de conservation. On y retrouve notamment un impressionnant salon ovale, un escalier circulaire, des moulures intéressantes et de beaux plafonds en bois. À cause de la configuration particulière de la maison, la charpente du toit adopte une forme tout à fait exceptionnelle.

4. La façade de la basilique-cathédrale Notre-Dame de Québec

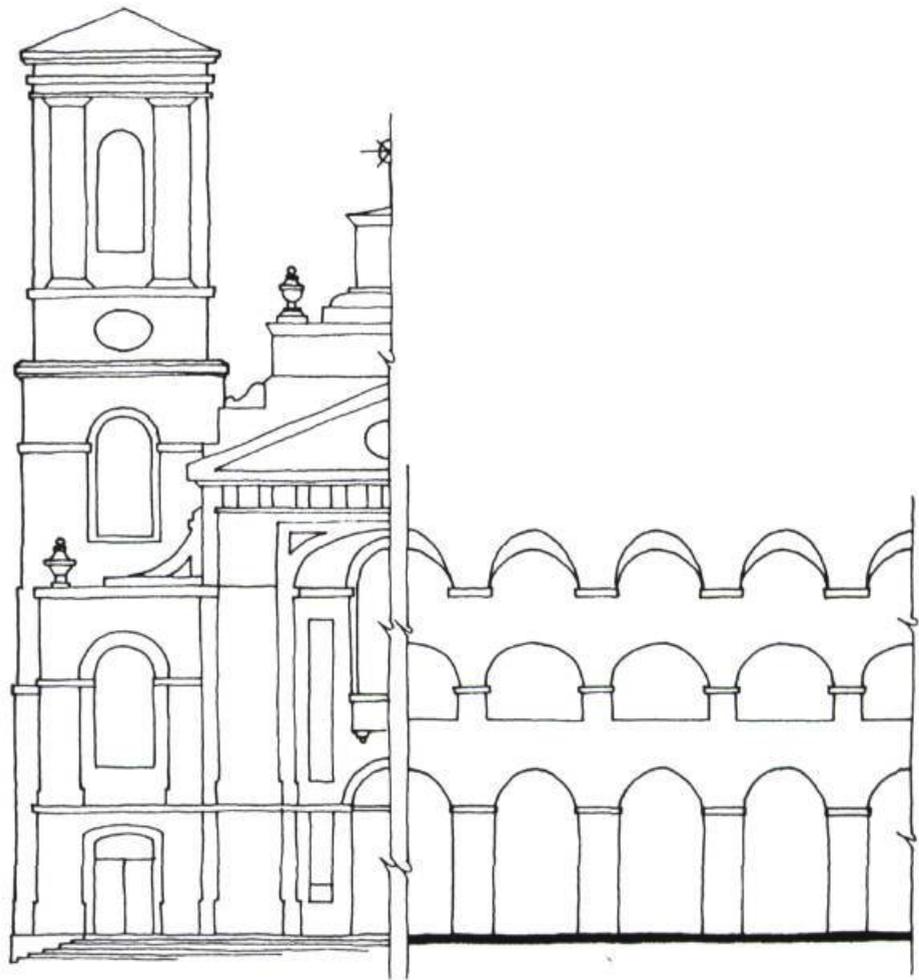
Place de l'Hôtel-de-Ville
Thomas Baillairgé, architecte, 1843.

Cette église de Québec, la plus ancienne de la ville puisque ses vestiges les plus anciens remontent à 1647, est le monument familial par excellence des Baillairgé.

Jean Baillairgé (1726-1805), le premier du nom, arrive en Nouvelle-France en 1746 où il fait son apprentissage. Charpentier-menuisier prospère à la suite de la guerre de la Conquête, il devient architecte par nécessité lorsque se pose le problème de la reconstruction de la cathédrale, incendiée lors des bombardements de la ville. Son plan de reconstruction n'est pas retenu mais Baillairgé obtient néanmoins le contrat de rétablissement du clocher sud de la façade, dont les formes élégantes ont survécu à l'incendie qui a une seconde fois dévasté le monument en 1922.

François Baillairgé (1759-1830), fils de Jean, s'associe à son père en 1786 pour parachever le nouveau décor intérieur de la cathédrale. Habile sculpteur, François Baillairgé établit sa réputation avec un monumental baldaquin surmonté d'une gloire. Seul il poursuit l'oeuvre du décor jusqu'en 1818, alors qu'il livre les plans de la fausse-voute en plâtre, première du genre à apparaître à Québec. Le décor de François Baillairgé a été reconstitué pour l'essentiel au lendemain de l'incendie de 1922, ce qui fait de la cathédrale de Québec le premier monument qui a été reconstruit tel qu'il était, en raison de sa valeur historique.

Thomas Baillairgé (1791-1859), fils de François, continue l'entreprise familiale en réalisant les retables des chapelles latérales en 1821-1822 (disparus). Mais son ambition est plus grande. Dès 1824 il propose de reconstruire la cathédrale pour la rendre digne des grandes églises métropolitaines. Après vingt ans d'acharnement, il réussit à convaincre les marguilliers, et l'entreprise débute par la reconstruction d'une façade en 1844. Mais les travaux traînent, les fonds manquent et le chantier est abandonné. Depuis la cathédrale survit avec une seule des deux tours prévues, dépourvue de son couronnement, à côté de celle plus ancienne, rétablie par Jean Baillairgé.



Même inachevée, la façade de Notre-Dame de Québec est le chef-d'oeuvre de Thomas Baillairgé. On y retrouve la rigueur des formes et des proportions à laquelle le néo-classicisme contraint l'architecte, mais aussi un formidable effort de composition qui transpose sur cet écran toutes les grandes lignes des dispositions intérieures plus anciennes.

Découragé par l'abandon du projet et débordé par les jeunes architectes qui dans son atelier n'attendent que sa retraite pour se disputer sa clientèle, Thomas Baillairgé ferme son agence d'architecture et se retire. C'était sa façon de protester contre le poids d'une tradition sclérosante qui nuisait au renouvellement des formes, tout en reconnaissant que l'ère du monolithisme stylistique avait vécu. Adeptre inconditionnel du classicisme, Thomas Baillairgé

n'a pas pu se résoudre à joindre le peloton des architectes historicistes qui cherchaient, en citant les oeuvres du passé, à faire oeuvre personnelle. Héritier de la tradition du Siècle des lumières, il s'est posé comme porte-parole de son époque en utilisant la création architecturale pour affirmer des valeurs et un idéal de société bien plus qu'il n'a voulu mettre en valeur sa personne. Avec lui disparaît une époque, celle qui en prétendant que l'art et l'architecture s'adressent à la Raison avait modelé la ville classique, lieu de continuité par excellence.

Charles Baillairgé (1826-1906), petit-cousin et élève de Thomas, a lui aussi voulu laisser sa trace à Notre-Dame de Québec. C'est lui qui livre les plans de la clôture en fonte bronzée qui limite le parvis de la cathédrale.

5. Le palais épiscopal de Québec

2, rue Port-Dauphin
Thomas Baillairgé, architecte, 1843.

Baillairgé dresse les plans du nouveau palais épiscopal de Québec en même temps que ceux de la nouvelle façade de la cathédrale. Ce doublé marque en quelque sorte la consécration de sa carrière d'architecte diocésain.

En effet, au fil des ans Thomas Baillairgé a développé une pratique architecturale fondée sur une étroite collaboration avec les autorités du diocèse. Vers 1825-1830, Baillairgé collabore avec l'abbé Demers. Puis peu à peu, Demers s'efface pour mettre de l'avant son collaborateur en qui il a pleine confiance. L'évêque suit le mouvement, et si en 1830 il suggère aux curés d'embaucher son architecte, vers 1840 il leur signale brièvement que «Monsieur Baillairgé, maître-architecte vous enverra un plan qui répondra à vos besoins». Cette situation de monopole, l'architecte la doit à une Église qui à l'époque cherche à réaffirmer sa position d'autorité dans une société traditionnelle en voie de dislocation. L'architecture néo-classique de Baillairgé traduit en effet dans le paysage du Québec ce retour à la doctrine évangélique. À titre d'exemple, on peut évoquer l'absence de sculpture figurative dans les œuvres tardives de l'architecte, qui se propose ainsi de rendre signifiante une architecture intérieure, tout en échappant à une vision narrative et anecdotique de la foi.

Le nouveau palais épiscopal de Québec est situé en face du parc Montmorency. Là s'élevait l'hôtel particulier de Mgr de Saint-Vallier depuis 1695. Occupé par l'Assemblée législative du



Bas-Canada en 1792, l'édifice vétuste est partiellement reconstruit d'après les plans de Thomas Baillairgé à partir de 1830. Habitué à transiger avec les autorités diocésaines et à l'occasion avec des particuliers, l'architecte n'arrive pas à s'insérer dans le type de pratique architecturale qu'appelle une commande de l'État, avec tout ce que cela suppose d'interventionnisme et de contrôles bureaucratiques. Déçu de l'aventure, Baillairgé délaisse son mandat de surveillance des travaux en faveur de son ancien contremaître, Louis-Thomas Berlinguet, et ne sollicitera ni n'obtiendra plus jamais de commande de l'État.

C'est dire que lorsque l'abbé Demers qualifie Thomas Baillairgé de «plus grand architecte du Bas-Canada», il ne songe guère à l'État, d'ailleurs virtuellement absent du champ de l'architecture, mais plutôt à la contribution de l'architecte à la formation d'une identité architecturale de l'Église dans le paysage du Québec. C'est aussi pour assurer une telle image cohérente que Demers,

contrairement aux écrits de l'époque, suggère que le classicisme concerne autant la forme essentielle du bâtiment (le type architectural) que son apparence formelle (son style), et donc que l'intervention de l'architecte est nécessaire dans toutes les architectures, même celles qui sont dépourvues d'ornements. Dans cette perspective, le palais épiscopal et le parlement de Baillairgé sont les prototypes d'une architecture institutionnelle qui se veut plus sobre: le couvent de Saint-Roch (détruit) et les collèges-séminaires de Nicolet et de Sainte-Anne-de-la-Pocatière (détruit), tous édifiés d'après des plans de l'architecte de Québec, confirment l'à-propos de cette justification théorique qui permet notamment d'évacuer la séculaire opposition entre architecture savante et architecture populaire, qui au Québec traduit cette dichotomie entre le rural et l'urbain que l'Église, inquiète de l'urbanisation rapide de la société, n'apprécie guère.

6. Petite maison appartenant aux Ursulines

6, rue Donnacona
Michel Patry, architecte, 1847.

Cette maison est une curiosité à Québec où on la qualifie volontiers de plus petite maison en Amérique. À vrai dire, il n'y a guère que la façade qui soit étroite, la maison se déployant en forme de trapèze pour devenir sensiblement plus large à l'arrière.

Les Ursulines ont fait construire cette demeure, comme plusieurs autres, sur des terrains qu'elles possédaient en périphérie de leur monastère, pour se garantir une rente foncière tout en maintenant la propriété effective de leur domaine.

Lorsque Thomas Baillairgé se retire de la pratique architecturale, vers 1844, les élèves qu'il a formés dans son agence d'architecture prennent la relève en se partageant en quelque sorte la clientèle du maître. Michel Patry (1806-1865), un de ceux

qui avaient contribué à la réputation de l'atelier de dessin de Baillairgé, se fait aussitôt connaître comme architecte de petits projets, ceux que l'ambitieux neveu du maître, Charles Baillairgé, dédaigne, ne les jugeant pas dignes de son talent. Comme Pierre Gauvreau (1813-1884), autre élève de Thomas Baillairgé, Patry semble avoir débuté dans le domaine comme entrepreneur en menuiserie avant de faire son apprentissage en vue d'accéder à la profession d'architecte, ce qui lui permet de superviser aussi le travail des maçons.

Michel Patry fait une percée rapide chez les Ursulines où il prend la relève de son maître. C'est probablement déjà lui qui avait dressé les plans de l'édifice voisin de la petite maison (le n° 10, construit en 1842) alors qu'il travaillait encore dans l'agence de Thomas. Il signe aussi les plans d'une série de maisons en rangée que les mêmes Ursulines se font bâtir en 1845-1846, au coin des rues D'Auteuil et Saint-Louis (n° 77-83, rue D'Auteuil).



7. Le Musée des Ursulines logé dans l'ancien externat

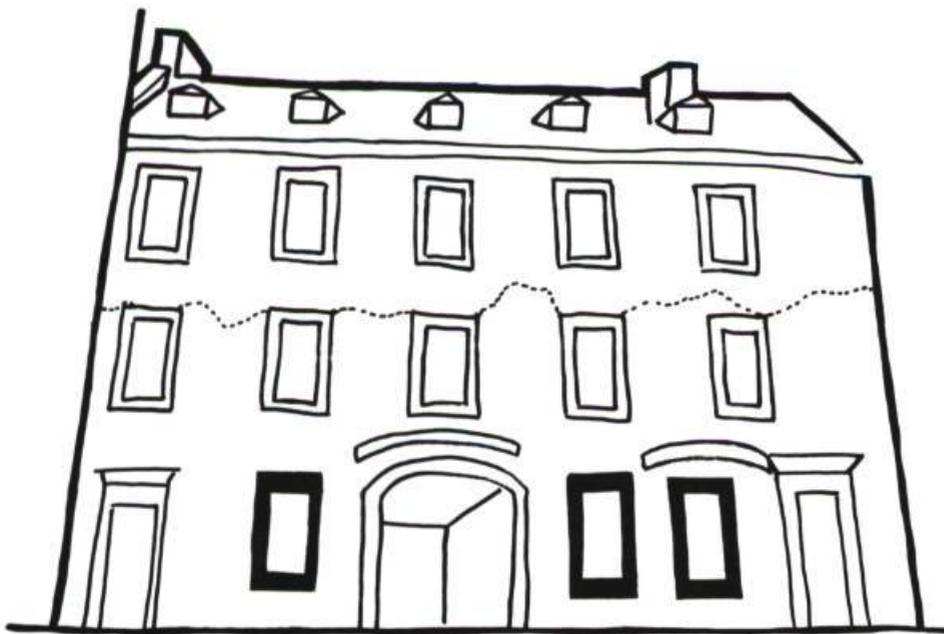
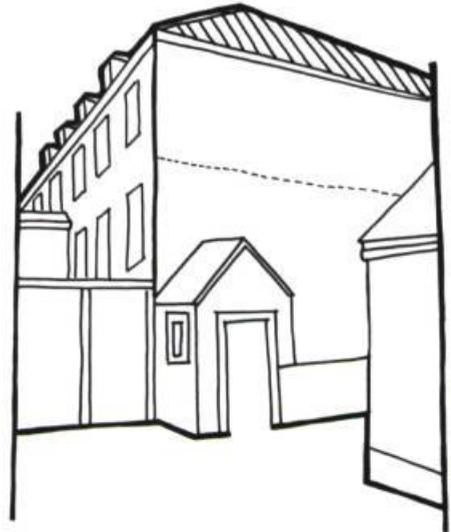
12, rue Donnacona
Thomas Baillairgé, architecte, 1836.

En mars 1836, l'évêque de Québec écrit aux Ursulines, suggérant à leur aumônier de voir à la préparation d'un plan pour la construction d'une maison d'école en pierre, à deux étages, destinée à recevoir les externes. L'abbé Thomas Maguire collabore avec Thomas Baillairgé pour donner forme au projet. En avril 1836, la construction est confiée à François Fortier, maître maçon, et Jacques Delorbaez, maître menuisier, et les travaux s'achèvent à l'automne.

Les dessins de Thomas Baillairgé sont conservés aux archives du monastère des Ursulines, tout comme ceux de l'abbé Maguire. En reconstituant par le dessin l'histoire des bâtiments du monastère, ce dernier en avait déduit que cette

nouvelle école occupait l'emplacement de l'ancienne maison de madame de La Peltrie, bienfaitrice des Ursulines, qui avait accompagné les religieuses fondatrices en Nouvelle-France au XVII^e siècle. Depuis lors, ce bâtiment de 1836 est souvent identifié comme contenant les vestiges de l'historique maison.

Le bâtiment de l'ancien externat, aujourd'hui occupé par le Musée et le Centre Marie-de-l'Incarnation, est peu visible de la rue et n'a jamais été conçu pour s'imposer dans son environnement. Il s'agit d'un édifice de plan rectangulaire qui, du fait de son isolement, est doté d'un toit à croupes. Parce que le nombre d'externes ne cesse d'augmenter, l'externat est exhaussé d'un étage en 1868 suivant les plans de l'architecte Joseph-Ferdinand Peachy. Celui-ci n'a en réalité qu'ajouté un étage au carré de maçonnerie en remplaçant la même charpente sur les murs.



8. L'aile Sainte-Angèle du monastère des Ursulines de Québec

Rue du Parloir
Thomas Baillairgé, architecte, 1835.

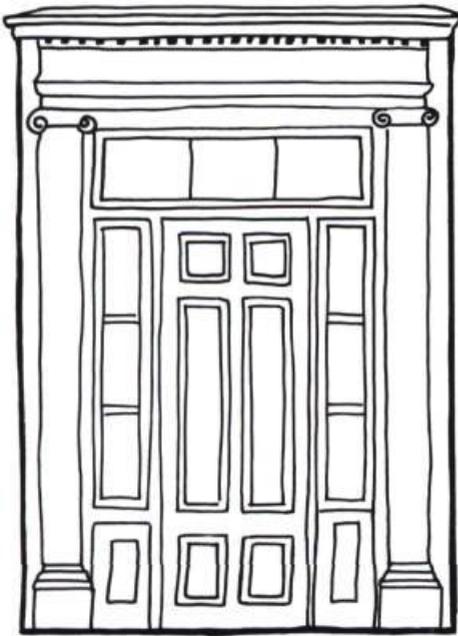
Le 27 décembre 1835, les Ursulines conviennent d'ajouter une aile nouvelle à leur monastère-couvent. Le 5 février 1836, elles concluent un marché avec François Fortier, maître maçon, et Jacques Delorbaez, maître menuisier, «pour la construction d'une aile à deux étages du côté sud du couvent actuel et sur le côté sud-ouest de la rue du Parloir». L'architecte Thomas Baillairgé, qui a dressé les plans de cette nouvelle construction, est présent lors de la signature du contrat.

L'aile Sainte-Angèle a été exhaussée d'un étage en 1872 d'après les plans de l'architecte Joseph-Ferdinand Peachy (1830-1906). Cette reprise est bien visible dans l'appareil de pierre utilisé en façade. Comme on peut le voir aussi, Peachy a modifié le fenêtrage des étages et quelques ouvertures au rez-de-chaussée.

L'architecte Joseph-Ferdinand Peachy, qui avait signé les plans de l'exhaussement de l'aile des Parloirs (1865) et de l'externat (1868, aujourd'hui le Musée), est aussi l'architecte des ailes Sainte-Ursule et Marie-de-l'Incarnation (1872). Il a été l'élève et l'associé de Charles Baillairgé (1826-1906), petit-cousin et élève de Thomas et auteur des plans de l'aile

Notre-Dame-de-Grâce (1853). Un autre élève de Thomas Baillairgé, Raphaël Giroux (1815-1869), profite de l'éclipse de Charles Baillairgé, en froid avec les autorités religieuses du diocèse, pour perpétuer l'oeuvre de son maître: il livre les plans des ailes Saint-Joseph et Saint-Thomas en 1858 et 1860. C'est finalement David Ouellet (1844-1915), élève de François-Xavier Berlinguet (1830-1906), lui-même élève de Thomas Baillairgé, qui complète l'ensemble historique des Ursulines en construisant une nouvelle chapelle et un nouveau choeur des religieuses.

Par ses bâtiments les plus anciens, les ailes Saint-Augustin et Sainte-Famille, le monastère des Ursulines évoque avec force le XVII^e siècle. Mais il s'agit aussi d'un des monuments dont l'image est redevable à un haut degré à l'influence de Thomas Baillairgé et de ses élèves, lesquels ont contribué à édifier au coeur du Vieux-Québec un monument exceptionnel où domine un style architectural qui exprime la continuité entre cet héritage français et le renouveau classique annonçant l'ère industrielle. Pour imprégner de sa manière cet ensemble unique, l'architecte a bénéficié de l'appui des religieuses et des conseils éclairés de son ami l'abbé Thomas Maguire (1776-1854), vicaire général du diocèse et aumônier des Ursulines. C'est Maguire, esprit pratique et brillant, qui a relevé financièrement l'établissement des Ursulines et fait construire plusieurs édifices qui rapportent aujourd'hui encore des revenus de location. En écrivant le premier l'histoire de l'établissement et en réformant l'enseignement et les règlements de la maison, Thomas Maguire a conféré à l'école des Ursulines un prestige qui lui survit encore aujourd'hui.



9. Maison appartenant aux Ursulines de Québec

8, rue du Parloir
Thomas Baillairgé, architecte, 1836.

Le maître maçon François Fortier et le maître menuisier Jacques Delorbaez semblent avoir été les hommes de confiance de Thomas Baillairgé. Lorsqu'en février 1836 il dépose chez les Ursulines les plans de cette maison, ce sont eux en effet que l'architecte recommande à la communauté.

10. Deux maisons

41-43, rue Saint-Louis
Thomas Baillairgé, architecte, 1832.

Vers 1820-1830 apparaît à Québec un nouveau type de maison urbaine: la maison londonienne. Développé à Londres, surtout au XVIII^e siècle, il s'agit d'un bâtiment plus profond que large, de trois ou quatre étages, qui hiérarchise doublement la fonction d'habiter. Les pièces plus nobles donnent en façade, les autres sont repoussées vers l'arrière, où se trouve une cour au fond de laquelle s'élèvent les écuries. Le sous-sol est aménagé en cuisine et bénéficie d'un éclairage grâce à la «cour anglaise» ou «French court», fossé creusé devant la maison et séparé de la rue par une rambarde (il y a une telle «cour anglaise» devant le palais de justice, au coin de la place d'Armes). Le rez-de-chaussée et le bel étage logent les pièces de réception, tandis que l'attique et les combles sont occupés par les chambres des enfants et du personnel domestique.

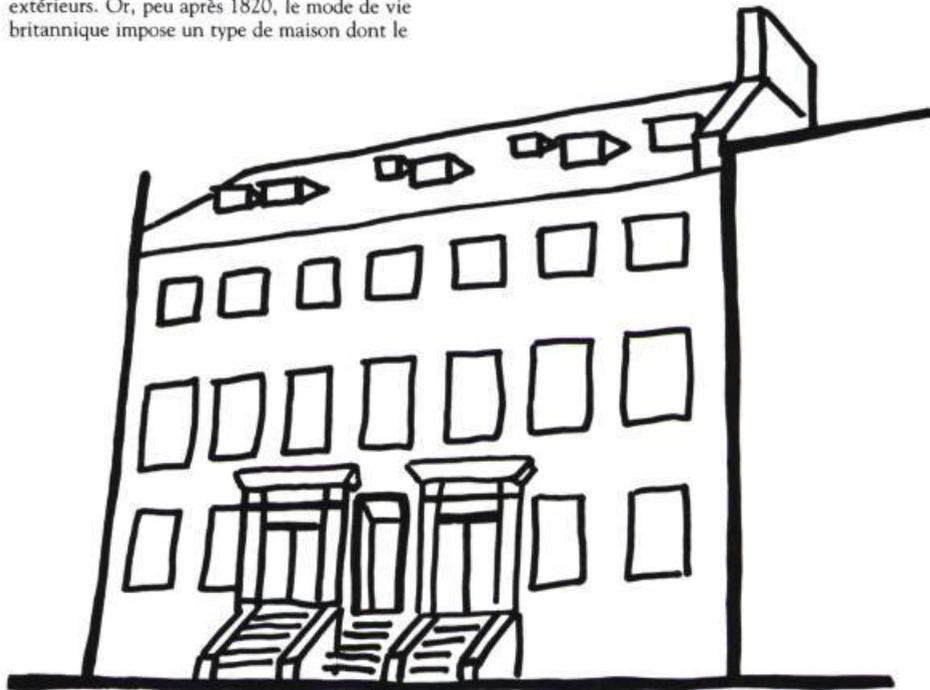
À Québec, l'implantation de ce type architectural permet une densification intéressante de la ville; les lots larges et profonds, de forme presque carrée, hérités du Régime français, peuvent être divisés et recevoir désormais deux habitations au lieu d'une. Mais chacune des résidences sera plus haute et, comme pour bien citer les origines du type, le troisième étage qui s'ajoute au gabarit de la ville traditionnelle est en raccourci: comme à Londres, il correspond aux quatre sixièmes de la

Cette petite maison s'inscrivait dans la continuité de l'aile Sainte-Angèle (construite un an plus tôt) avant que celle-ci ne soit exhauscée d'un étage en 1872. À première vue, il s'agit d'une maison urbaine traditionnelle dont le modèle a été développé vers 1725-1730 à Québec. En fait, si le volume d'ensemble demeure fidèle au modèle ancien, plusieurs éléments sont déjà modifiés et indiquent une transformation du type architectural. On notera bien sûr le parement en grès, les fenêtres plus imposantes que précédemment, mais surtout l'étiement des proportions qui permet de dégager des espaces plus vastes et plus hauts à l'intérieur. (On peut comparer avec les deux maisons en face, n^{os} 1-3 du Parloir, plus trapues, encore proches du type urbain traditionnel.)

L'élément le plus intéressant de cette maison est son portail en bois sculpté. L'architecte a soigné cette composition d'ordre ionique (reconnaisable au chapiteau orné d'élégantes volutes), mais il a dû prendre néanmoins quelque liberté avec les proportions canoniques en imaginant une solution à deux problèmes qui se posaient en même temps. En premier lieu, la réglementation municipale interdit depuis 1800 d'empiéter sur la voie publique par des escaliers extérieurs. Or, peu après 1820, le mode de vie britannique impose un type de maison dont le

rez-de-chaussée est dégagé du sol: pour y accéder, il faut donc construire un emmarchement à l'intérieur de la maison, dans l'épaisseur du mur. L'introduction de l'escalier dans la maison a pour effet d'étrier vers le pas de porte le portail sculpté dont le couronnement, pour être conforme aux règles, doit s'aligner avec le haut des fenêtres.

La deuxième contrainte apparaît du fait qu'à l'époque l'usage veut que les battants à panneaux ne soient pas ajourés, alors qu'un nouveau style de vie introduit un hall d'entrée qui ne peut s'éclairer que par là. Les artisans créent donc tout naturellement une imposte vitrée, au-dessus du battant. Thomas Baillairgé, pour qui un portail très élancé n'est pas acceptable en termes de proportions, va faire mieux, en ajoutant à cette imposte des fenêtres latérales. Cela lui permet d'élargir son portail et de retrouver, à peu de choses près, les proportions canoniques prescrites par les traités d'architecture. Cette solution ingénieuse n'a cependant laissé que peu de traces; l'ère victorienne a plutôt consacré les portes à battants vitrés qui permettent à l'usager de voir qui il risque de heurter en sortant de la maison.

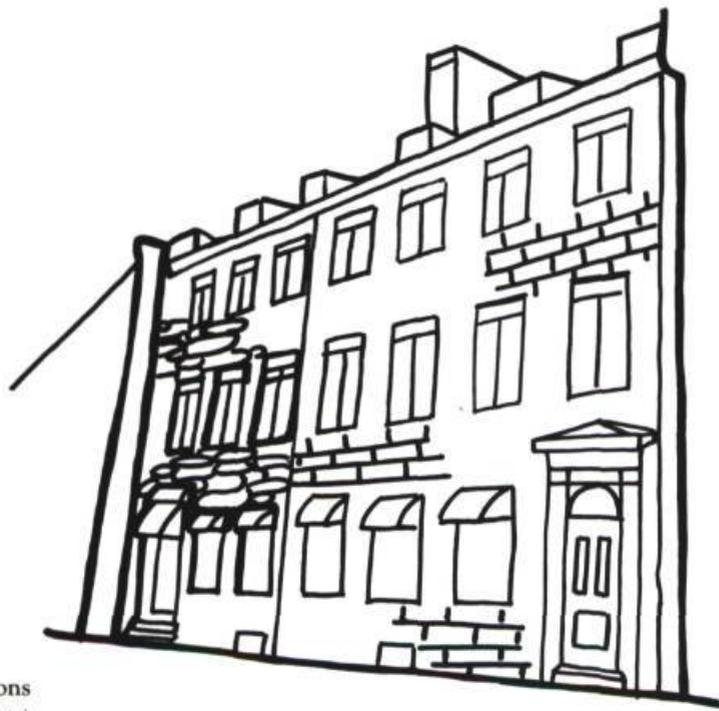


hauteur du bel étage. Chaque maison est aussi plus profonde, ce qui implique l'abandon du «plein comble» – proportion idéale du classicisme français qui définit la forme du toit en triangle équilatéral – qui aurait engendré des profils beaucoup trop imposants alors que les toitures des maisons londoniennes sont très peu élevées et de surcroît soustraites à la vue par un parapet.

Le modèle britannique se fusionne donc au type existant, ce qui crée une nouvelle maison urbaine. À sa manière et en même temps que John Phillips (56, rue Saint-Louis) et George Browne (20-22, rue Mont-Carmel), par exemple, Thomas Baillairgé contribue au développement d'une formule d'habitation originale qui est rapidement devenue un symbole du Vieux-Québec. À cause de la présence du roc et de la forte dénivellation du terrain – le rez-de-chaussée en façade est en sous-sol à

l'arrière – l'architecte va poser les maisons sur le sol au lieu de les y enfoncer. De ce fait son sous-sol est très dégagé et relativement bien éclairé, ce qui rend inutile la «cour anglaise» que la neige a d'ailleurs tendance à envahir. Baillairgé conserve cependant l'idée du passage qui permet d'accéder à l'arrière de la maison, à partir de cette cour, mais l'élève au niveau du rez-de-chaussée; c'est ce qui explique cette curieuse petite porte entre les deux portails en bois sculpté.

Récemment restaurées, ces deux maisons ont retrouvé leur splendeur originelle. On doit cependant regretter les couleurs posées sans discernement sur les composantes des portails. Pour qui connaît l'architecture classique, l'ordre dorique a subi ici un outrage par ignorance: l'application farfelue de coloris déconstruit la cohérence d'un système de proportions pourtant explicite.



11. Deux maisons

49-51, rue Saint-Louis
Thomas Baillairgé, architecte, 1832.

Ces deux maisons ont été construites en 1832-1833 pour Jean Duval, avocat en vue de Québec et membre de l'Assemblée législative du Bas-Canada. Thomas Baillairgé en a conçu les plans. Paul Latouche et Édouard Trudel, maîtres maçons, et Louis Lapointe, maître menuisier, les ont construites.

Le cas de ces maisons est intéressant puisque le *market de construction* (la convention établie devant notaire) mentionne l'intervention de Thomas Baillairgé comme «maître-architecte»,

ce qui est nouveau. Jusque-là, et suivant la tradition, le client signait un marché avec les ouvriers et s'il y avait mention d'un architecte – entendons par là l'auteur d'un dessin – c'était soit le constructeur, soit le client. Lorsqu'une tierce personne intervenait avec un dessin, elle ne pouvait que conseiller l'un de ceux-là, sans être partie au marché.

Dans l'architecture traditionnelle, le mot «architecte» est en vérité un titre attribué à celui qui sait représenter graphiquement un projet; ce

n'est pas une position reconnue dans le système de production des architectures, ce qui sera le cas à partir de 1840-1850, ou une fonction établie sur un consensus social, ce qui est le cas de la profession aujourd'hui.

L'appareil de pierre de ces deux façades est différent, ce qui peut laisser croire que le client ou l'architecte ne tenait pas beaucoup au concept de «terrasse» (voir n° 39, 41, 43, rue Sainte-Ursule). En fait, la façade du n° 49 est revêtue d'une pierre de carrière en grès, couleur vert-brun, assez semblable à celle qu'on a utilisée pour la construction de la citadelle et le rétablissement de l'enceinte ouest, à cette époque. L'ouverture de nouvelles carrières, nécessaires à ces vastes chantiers, va donc changer la couleur de la ville. Jusque-là construites en calcaire friable, les maisons doivent être crépies ou lambrissées de bois. Ce recouvrement était généralement blanchi pour évoquer les calcaires français très clairs ou encore les stucs de couleur crème des quartiers londoniens. À partir de 1830, la pierre est laissée à nu et la ville s'assombrit: le vert-brun des grès de Cap-Rouge domine un temps, puis le calcaire de Deschambault posé en larges blocs à joints perdus impose sa rigueur.

Que la maison voisine, le n° 51, ait conservé l'appareil traditionnel destiné à être crépi n'est pas étonnant. Souvent un propriétaire se fait construire plusieurs maisons sur un îlot; il tient à bien mettre en évidence celle qu'il habite lui-même et y apporte un peu plus de soins. Un peu plus tard, les bourgeois et notables de Québec introduiront même l'usage selon lequel les maisons avec façade en brique d'Écosse sont destinées à la location, par opposition aux habitations revêtues de pierre de taille qu'habitent leurs propriétaires.

12. Trois maisons en rangée

39, 41 et 43, rue Sainte-Ursule
Construites par des hommes de métier vers 1820-1830.

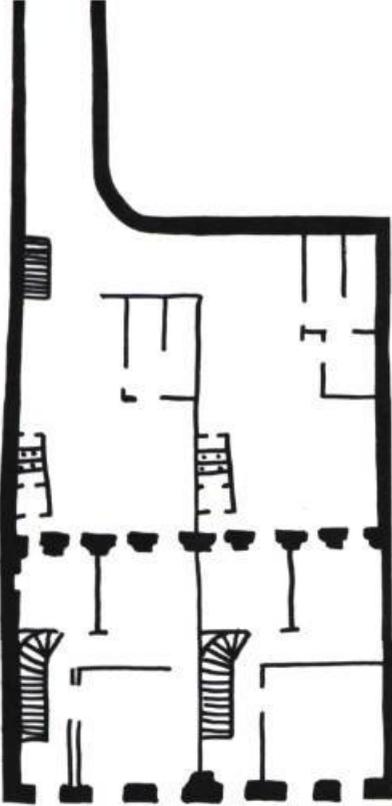
Dès 1818-1820, quelques artisans anglophones entreprennent de construire à Québec un nouveau type d'habitation: la maison en terrasse. Il s'agit à vrai dire d'un type architectural qui est reproduit en plusieurs exemplaires placés côte à côte. Ce nom vient du fait que l'ensemble obtenu par juxtaposition d'unités est habituellement placé en retrait de la rue et que cette marge de recul dégage alors de petites terrasses, comme celles de la Grande Allée, très prisées par les restaurateurs. À Québec, de nouveaux alignements de rues et la municipalisation des trottoirs, vers 1900, ont souvent fait disparaître cette marge de recul, mais plusieurs maisons bâties «en terrasse» subsistent néanmoins rues Sainte-Ursule et D'Auteuil.

L'intérêt de cette disposition vient de ce qu'elle confère à une modeste résidence un aspect monumental, en plus de permettre d'identifier l'appartenance des habitants d'un quartier à la même catégorie sociale. L'Angleterre pré-victorienne entreprend ainsi de hiérarchiser ses habitants par quartier, alors que la tradition française proposait jusque-là de les classer selon un étagement horizontal, et il n'est que normal que les bourgeois et notables des années 1820-1830 cherchent à reproduire à Québec ce nouveau fait de société.



Les rues D'Auteuil et Sainte-Ursule, largement construites ou reconstruites vers 1830, accueillent à cette époque les bourgeois et notables qui témoignent de la prospérité à

laquelle accède la ville grâce au développement spectaculaire du commerce du bois. Ceux-là délaissent une basse-ville marchande en optant pour un des premiers quartiers résidentiels de Québec, où seules des activités professionnelles sont tolérées à l'intérieur de l'habitat.



13. Deux maisons privées

20 et 24, rue Sainte-Ursule
Thomas Baillairgé, architecte, 1831.

Construites en 1831 et 1832 par François Fortier, maître maçon, pour Robert Jellard, maître menuisier et propriétaire, ces deux maisons sont décrites par un plan conservé aux Archives nationales du Québec. Il s'agit d'un document qui semble avoir été utilisé à plusieurs reprises par ces deux artisans, qui travaillent souvent d'après des plans de Thomas Baillairgé.

Si le dessin fixe donc en quelque sorte le type architectural de la maison urbaine des années 1830 – la maison londonienne ou georgienne fusionnée avec le type urbain hérité du Régime français – il existe surtout pour guider l'implantation des constructions. En effet, la transformation du mode de vie par l'usage nouveau et rapidement généralisé de la voiture à

cheval oblige les architectes des années 1830 à percer les maisons d'un corps de passage fermé par une porte cochère, ou encore à prévoir une implantation avec accès par une ruelle arrière. C'est cette deuxième solution que préfère Baillairgé, en aménageant un accès commun aux deux bâtiments par la ruelle Panet, créée à cette époque. Cette disposition lui permet de sauvegarder le caractère exclusivement résidentiel des deux façades, conformément au modèle londonien d'où sont absentes les portes cochères, grâce à un type de lotissement avec ruelles ou *meus*.

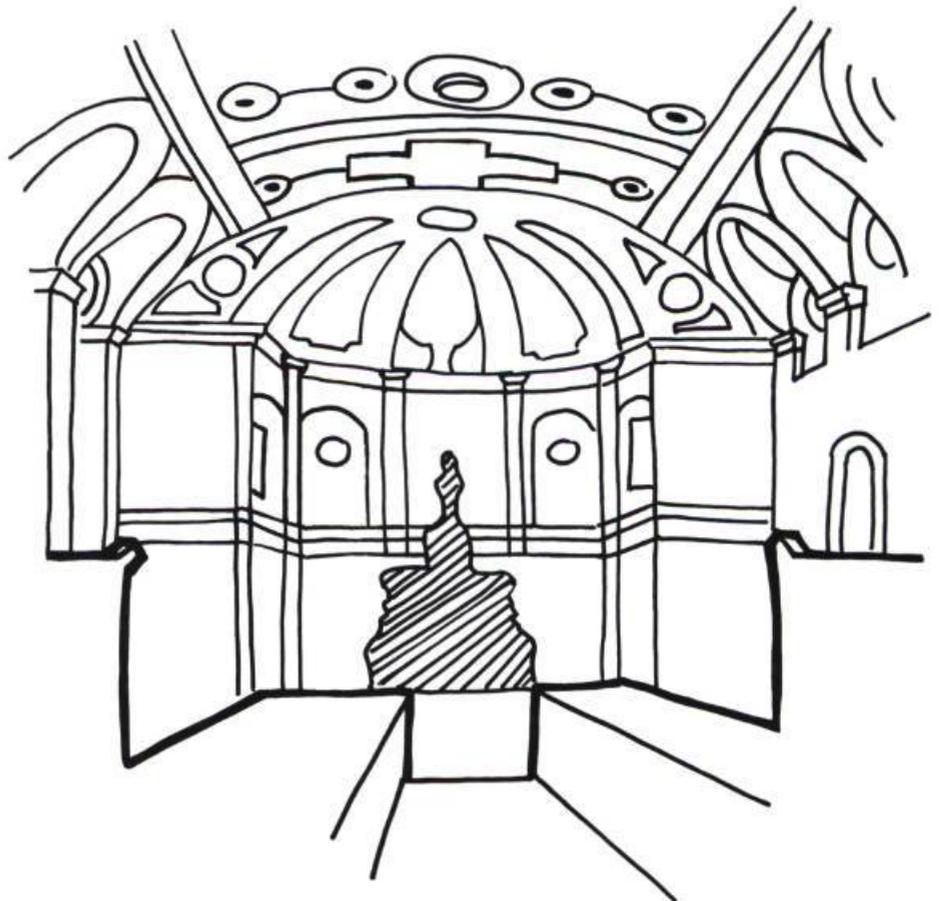
14. La chapelle des Jésuites ou ancienne chapelle de la Congrégation Notre-Dame de Québec

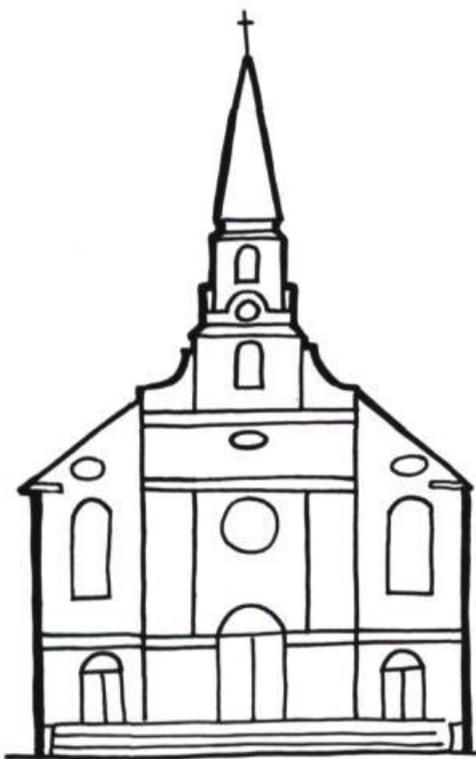
Angle des rues D'Auteuil et Dauphine
Partie du décor intérieur. Thomas Baillairgé, architecte, 1841.

Cette chapelle a été érigée en 1818 pour la Congrégation Notre-Dame de Québec, confrérie de laïcs masculins désireux de propager la dévotion mariale. François Baillairgé, père de Thomas, livre les plans d'un projet d'édifice à Mgr Plessis, et Pierre Giroux, maître maçon, construit la chapelle, en s'inspirant toutefois bien plus de son savoir-faire que des plans.

En 1841, Thomas Baillairgé dresse les plans de l'architecture intérieure de cette chapelle, où le décor se limitait jusqu'alors à des galeries latérales et un maître-autel. L'architecte y fait ériger la fausse-voûte* en plâtre et un retable. Si le retable a disparu lorsque Charles Baillairgé, neveu de Thomas, a allongé la chapelle vers l'est et construit un nouveau sanctuaire en 1857, la fausse-voûte subsiste; elle n'a été que prolongée dans sa forme originelle. En forme d'anse de panier et ornée de doubleaux, cette fausse-voûte rappelle celles, également en plâtre, de la cathédrale de Québec et de l'église Saint-Roch, oeuvres marquantes de François et Thomas Baillairgé, malheureusement détruites par le feu. La polychromie et les fresques sont plus récentes, le néo-classicisme de Thomas Baillairgé s'accommodant fort bien des teintes blanc crème des murs et plafonds, opposées aux couleurs sombres du bois, teint en noyer.

*On qualifie ce type de plafond de fausse-voûte, puisqu'il s'agit d'une imitation d'une voûte en pierre.





15. Les ruines de la première église Saint Patrick

Rue MacMahon
Thomas Baillairgé, architecte, 1832.

Cette ruine témoigne un peu honteusement du peu d'intérêt que suscitait l'architecture historique du Vieux-Québec, il y a quelques années à peine.

Il s'agit probablement d'un des monuments religieux les plus importants dont Thomas Baillairgé ait fait les plans. Tant par son plan que par sa façade et son architecture intérieure, cette église construite de 1831 à 1833 pour desservir la communauté catholique irlandaise de la ville, témoigne de la volonté qu'a l'architecte de réaliser une synthèse entre la tradition architecturale du Québec et un renouveau classique illustré par quelques livres et dont les architectes et monuments d'origine britannique

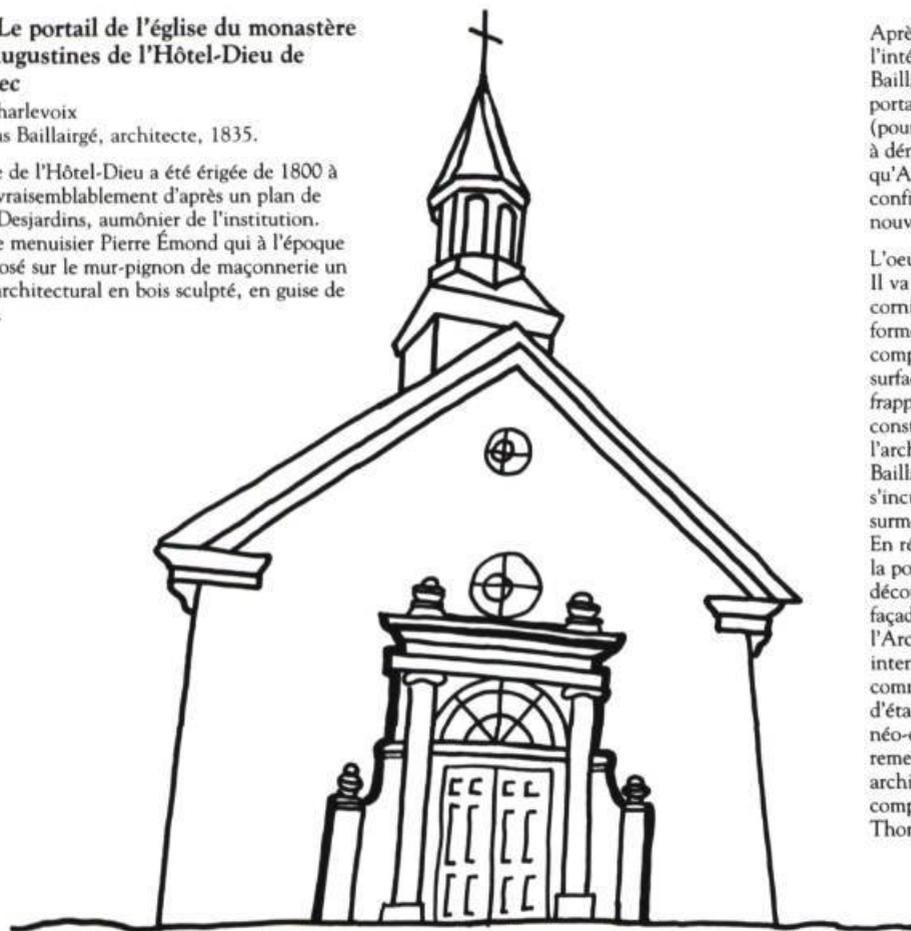
font la promotion à Québec. On retrouve en effet ici le plan et les élévations latérales de la cathédrale anglicane de Québec, mais aussi une élégante façade composée par Baillairgé. À l'intérieur se profilait autrefois une architecture très française d'esprit et d'une rare qualité. Divisée en trois vaisseaux, on y trouvait un rez-de-chaussée traité «en soubassement» (piliers et arcades) et le niveau des tribunes latérales traité en «bel étage» (colonnade ionique et lunettes dans la voûte vers les bas-côtés). Ce décor était entièrement réalisé en plâtre, selon les canons du néo-classicisme, et c'est un peu ce qui a causé la perte de l'église qui n'a pu trouver grâce aux yeux d'une catégorie de préservationnistes, trop intéressés au seul vieux bois décapé...

Le monument a été abandonné par la communauté irlandaise en 1970 et détruit par deux incendies successifs en 1970 et 1972.

16a. Le portail de l'église du monastère des Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec

Rue Charlevoix
Thomas Baillairgé, architecte, 1835.

L'église de l'Hôtel-Dieu a été érigée de 1800 à 1803, vraisemblablement d'après un plan de l'abbé Desjardins, aumônier de l'institution. C'est le menuisier Pierre Émond qui à l'époque avait posé sur le mur-pignon de maçonnerie un décor architectural en bois sculpté, en guise de portail.



Après avoir créé un décor architectural à l'intérieur de cette église en 1829-1830, Thomas Baillairgé ne pouvait demeurer indifférent à ce portail que les règles du bon goût néo-classique (pour lesquelles Architecture = ordre) l'obligeaient à dénoncer comme désordre plutôt qu'Architecture. En 1835, les religieuses lui confient donc le soin de préparer le plan d'un nouveau portail.

L'oeuvre de Baillairgé est tout à fait remarquable. Il va d'abord souligner la pente du toit par une corniche à modillons, pour évoquer la canonique forme du fronton. Le portail lui-même, élégante composition d'ordre ionique, se découpe sur la surface nue du mur, créant ainsi un contraste frappant entre ce qui est de l'ordre de la construction et ce qui appartient à l'art de l'architecte. Mais il y a plus. À ce portail, Baillairgé ajoute d'élégantes consoles latérales qui s'incurvent vers de petits contreforts et il surmonte la travée d'entablement par des urnes. En réalité, il résume autour du portail (décor de la porte, selon l'usage traditionnel au Québec) le décor d'un portail complet (architecture de la façade), rachetant en quelque sorte au nom de l'Architecture une façade qui, sans son intervention, ne pourrait selon lui se lire que comme une construction. Né de la volonté d'établir une «architecture parlante», le néo-classicisme devient alors un discours qui remet en question les pratiques et qualifie comme architectes ceux qui manifestent une habileté à composer des oeuvres signifiantes. Parmi ceux-là, Thomas Baillairgé occupe une place de choix.



16b. L'architecture intérieure de l'église du monastère des Augustines de l'Hôtel-Dieu de Québec

Rue Charlevoix (entrer par l'hôpital, 11, côte du Palais)
Thomas Baillairgé, architecte, 1829.

C'est en 1829 que Thomas Baillairgé livre les plans des retables et de la voûte qui formeront la nouvelle architecture intérieure de l'église de l'Hôtel-Dieu. Cet ensemble est intéressant à plusieurs égards.

Il s'agit d'abord d'un ensemble que Thomas Baillairgé conçoit et exécute lui-même, avec l'aide des menuisiers et sculpteurs de son atelier. Ce faisant, il reproduit la tradition familiale et maintient en vie le principe de l'architecte-ornemaniste qui propose un dessin pour ensuite réaliser lui-même l'oeuvre représentée. Thomas Baillairgé ne réalise que deux oeuvres de cette façon: l'architecture intérieure de l'église Saint-Louis de Lotbinière et celle-ci. En 1830, il ferme son atelier et se voue entièrement à l'architecture, refusant d'entreprendre des travaux. Dès lors ce sont les Paquet, Leprohon, Berlinguet et Fournier, autrefois dans son atelier, qui vont lui faire concurrence pour réaliser des ensembles d'après les plans du maître.

Baillairgé a modifié sa pratique pour affirmer son statut d'architecte professionnel et mettre un terme à une façon de faire jugée plutôt artisanale. Cette manière nouvelle de voir la profession est en quelque sorte inscrite dans l'architecture dont il se fait le promoteur. En effet, jusque vers 1815-1820, des sculpteurs et ornemanistes occupaient le champ du décor intérieur, autant domestique que religieux. Au mieux de leurs connaissances, et leur talent aidant, ceux-là installaient dans les églises des oeuvres, commandées à la pièce, sans grand souci d'unité ou d'effet d'ensemble, si ce n'est le goût de la richesse. Lorsque Thomas Baillairgé entreprend sa carrière vers 1815 en compagnie de son père, l'abbé Demers les entraîne dans la voie d'un renouveau qui vise à récupérer au nom de l'Architecture l'intérieur des églises. En concevant un type nouveau de fausse-voûte qui recrée l'image d'une vraie voûte en dur (en anse de panier et rythmée par des doubleaux) au lieu de symboliser par une profusion de sculptures et de couleurs le ciel étoilé, la reconquête de l'espace est affirmée. Dans une deuxième étape, le tandem Baillairgé-Demers va mettre de l'ordre dans la structure de l'ornementation en revenant aux bonnes proportions et à la logique du système de l'architecture classique qui, tout en étant ornement, se définit comme vraisemblable, surtout aux yeux des architectes néo-classiques.

Une colonne ou un pilastre doit donc à tout le moins paraître supporter l'entablement, s'il ne le supporte effectivement. Et la voûte doit reposer logiquement sur cet entablement qui doit parcourir tout l'édifice à la même hauteur.

Dans le contexte changeant des années 1830, un architecte n'a que faire du talent de certains sculpteurs puisqu'il lui importe de créer une architecture intérieure plutôt qu'un décor. Et de ce fait l'oeuvre de l'architecte devient son projet, c'est-à-dire la représentation graphique de l'oeuvre à construire. Celle-là, confiée à des exécutants, se lit alors comme une transposition, une imitation du plan, sans plus.

L'architecture intérieure de l'église de l'Hôtel-Dieu est un bel exemple de cette esthétique néo-classique qui a permis à Thomas Baillairgé de renouveler l'architecture intérieure des décors d'églises. C'est de surcroît la seule oeuvre de ce type réalisée par le maître qui ait survécu à Québec. Il faut aller à Charlesbourg, à Lotbinière ou à Saint-Joachim de Montmorency pour retrouver des ensembles du genre.

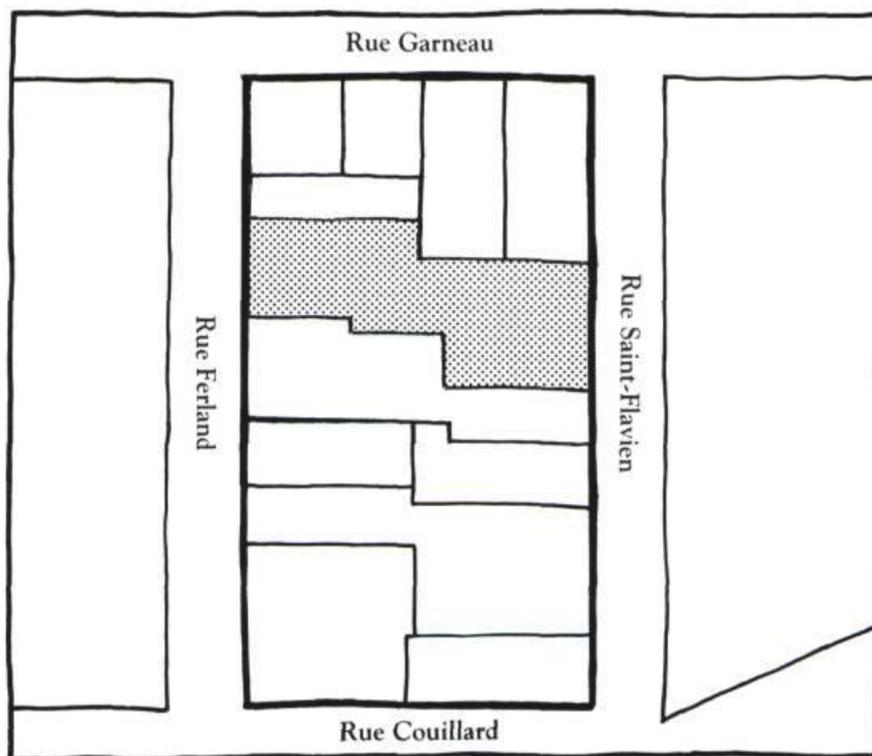
17. L'«îlot des Baillairgé»

Îlot bordé par les rues Saint-Flavien, Garneau, Ferland et Couillard

C'est en 1805-1806 que François Baillairgé se fait construire une maison au n° 20-24 de la rue Ferland (à l'époque Saint-François). L'édifice compte deux étages en pierre, et une porte cochère permet d'accéder à l'arrière. Le lot (n° 2923 du cadastre) traverse cependant l'îlot jusqu'à la rue Saint-Flavien; de ce côté on rejoint les ateliers (le site est actuellement occupé par une maison du début du XX^e siècle, n° 27-27½).

Thomas Baillairgé emménage dans ce quartier à l'âge de 15 ans. Après avoir fréquenté la petite école anglaise, il étudia probablement au Séminaire, tandis que son père l'initiait à la sculpture et à l'architecture. Selon Georges-Frédéric Baillairgé, Thomas débuta dans le métier en 1812. Cette année-là, «il entra en pleine possession de l'atelier de son père, nommé trésorier de la cité». Même si la légende veut que Thomas Baillairgé se soit construit une maison à côté de celle de son père, il n'en est rien; il a habité la maison paternelle jusqu'à son décès en 1859. Il est cependant l'architecte du n° 18, maison remarquable construite de 1826 à 1828, dotée d'un lambris de bois imitant la pierre de taille et d'un décor intérieur très élaboré.

Autour de Baillairgé gravitent ses élèves. Selon son biographe, «Messieurs les architectes Berlinguet, Joseph Girouard, Leprohon, Paquet, Charles Baillairgé, et les sculpteurs Léandre Parent, Raphaël Giroux, Thomas Fournier et autres, ont étudié ou travaillé dans son atelier, et sont toujours restés dans son intimité. Ses élèves après avoir travaillé le jour dans la boutique allaient de temps à autre chez lui le soir, prendre des leçons de calcul, de sculpture, de statuaire et d'architecture. Tous par la suite ont exercé avec beaucoup d'habileté et de succès. Berlinguet excellait dans les colonnades et l'architecture en général, Girouard dans les grandes constructions, Leprohon, Paquet et Fournier dans l'ornementation intérieure des églises, Giroux dans l'exécution des modèles, Parent dans les Christ et Charles Baillairgé dans la hardiesse de ses compositions.»



Thomas Baillairgé ferme cet atelier en 1831 pour se consacrer exclusivement à la pratique de l'architecture et à la formation d'architectes, tels son petit-cousin Charles Baillairgé, Pierre Gauvreau, qui deviendra l'architecte en chef des Travaux publics, Michel Patry et François-Xavier Berlinguet. Plusieurs des élèves de l'époque de la «boutique», parmi lesquels Louis-Thomas Berlinguet qui fut son contremaitre pendant quinze ans et André Paquet, qui poussa l'audace jusqu'à épouser la gouvernante du maître, s'installent alors dans les environs pour prendre la relève comme entrepreneurs d'intérieurs d'églises, mais toujours d'après ses plans. Pendant plusieurs années encore, ce «quartier du Séminaire», dont Thomas Baillairgé est à deux reprises le représentant au conseil municipal, demeure le lieu de ralliement des architectes et artisans francophones de Québec.

L'«îlot des Baillairgé», comme on pourrait l'appeler, voit son activité décliner après la retraite de Thomas qui graduellement, à partir de 1843-1844, se retire de la pratique architecturale. Ses élèves et anciens compagnons s'éparpillent alors, mais la famille demeure propriétaire de la maison jusqu'à la fin du siècle. Il est étonnant qu'aucun organisme n'ait encore pris l'initiative d'honorer la mémoire des membres illustres de cette famille par l'apposition d'une plaque sur la maison ou l'érection d'un monument commémoratif sur un des espaces vacants de l'îlot.